

Le désir infini vers la substance inconsciente: Analyse sur les contradictions dans les Œuvres de François Villon

Izumi Nishimura

Introduction

Pourquoi la critique a-t-elle senti depuis longtemps l'ambiguïté de l'œuvre et du personnage de Villon? Une des raisons réside dans une série de contradictions qui fait apparaître plusieurs visages de ce poète. Il est certain que ces oppositions sont un obstacle à la connaissance de la véritable vie de Villon, mais elles représentent sa vie intérieure dans un temps en mutation du XV^e siècle. Nous remarquons, pendant la lecture, que les contradictions naissent de la relation intime de Villon avec son époque ou avec sa génération.

Dans les Œuvres, trois volumes de poésies que nous allons aborder: le Lais, le Testament et les Poésies diverses, il y a certaines formes de contradictions.¹ Nous pouvons les classer en trois catégories:

1) Contradictions dans deux strophes

Il s'agit de deux strophes qui montrent les sentiments complètement opposés de l'auteur. Par exemple, sur les strophes 15-16 des Poésies diverses, Villon exprime sa reconnaissance et son hostilité envers la cour qui a prononcé son arrêt de mort:

«Souveraine Court, par qui sommes icy, / Vous nous avez gardé de desconfire.» «Fondez lermes et venez a mercy / Comme humble cuer qui tendrement souspire, / Louez la Court, [...]»²

(Louenge à la Court, v. 5-6 et v. 15-17, Poésies diverses)

«Que vous semble de mon appel, / Garnier? Feis je sens ou folie? / Toute beste garde sa pel; / Qui la contraint, efforce ou lie, / S'elle peult, elle se deslie. / Quant donc par plaisir volontaire / Chantee me fut cette omelie, / Estoit il lors temps de moy taire?»³

(Question au clerc du guichet, v. 1-8, Poésies diverses)

2) Contradictions dans la strophe elle-même

C'est une strophe composée par plusieurs vers antithétiques. Elle est exposée par exemple dans les vers 1844 à 1847 du Testament ou dans les vers 33-34 du débat du Cœur et du Corps de Villon:

«Pour ce que scet bien mon entente / Jehan de Calais, honorable homme,
/ Qui ne me vit des ans a trente / Et ne scet comment je me nomme, [...]»⁴
(Testament, v. 1844-1847)

«Ces maux y meist, je le croy. C'est foleur: / Son seigneur es, et te
tiens son varlet.»⁵

(Le Debat du Cœur et du Corps de Villon, v. 33-34, Poésies diverses)

3) La contradiction dans un vers

Il s'agit d'un vers qui comporte des mots au sens binaire. Nous pou-vons en citer plusieurs exemples, mais nous les trouvons particulièrement dans la Ballade du concours de Blois.

«Je ris en pleurs et attens sans espoir; [...]»⁶

(Ballade du concours de Blois, v. 6, Poésies diverses)

Selon le commentaire de Michel Stanesco, François Villon est un des successeurs de la tradition du Moyen Âge:

«François Villon n'est un novateur ni sur le plan formel, ni du point de vue des thèmes. Son œuvre se compose de huitains octosyllabiques, de ballades et de rondeaux, formes définies au siècle précédent par Eustache Deschamps. Ses thèmes sont ceux de l'époque: pauvreté, captivité, vieillesse, mort. Villon a l'érudition non négligeable d'un escolier: son œuvre pullule de réminiscences antiques, bibliques, courtoises ou simplement scolaires.»⁷

Certes, les procédés stylistiques employés par Villon ne sont pas nou-veaux puisqu'ils correspondent à ceux couramment utilisés à son époque. En effet, les deux poèmes que l'on a cité: Le débat du Cœur et du Corps de Villon et la Ballade du concours de Blois sont beaucoup influencés par d'autres poètes: le premier est un poème inspiré d'Eustache

Deschamps ou de Charles d'Orléans, et le deuxième est composé d'après le thème: «Je meurs de soif auprès de la fontaine», lors des concours de poésie organisés par Charles d'Orléans à Blois. Cependant, il y a deux points décisifs qui permettent de différencier Villon de ses prédécesseurs:

1)' La fréquence d'utilisation de «je» et ses variations

Les poésies de Villon sont remarquables du point de vue de la fréquence de la première personne du singulier et de ses variations. Selon la concordance,⁸ le nombre d'utilisation de «je» et ses variations dans toutes les poésies de Villon est de 799 fois.⁹ Mais les autres personnes sont présentes à moindre échelle, tel que 48 fois «nous» et ses variations,¹⁰ 103 fois «vous» et ses variations,¹¹ et 64 fois «tu» et ses variations.¹² D'ailleurs, «tu» et ses variations sont utilisés particulièrement dans Le débat du Cœur et du Corps de Villon en tant que double de «je» :

«J'en ay le dueil; toy, le mal et le douleur. / Se feusses ung povre ydiot et folet, / Encore eusses de t'excuser couleur: / Si n'as tu soing, tout t'est ung, bel ou let. / Ou la teste as plus dure qu'ung jalet, / Ou mieulx te plaist qu'onneur ceste meschance!»¹³

(Le Debat du Cœur et du Corps de Villon, v. 21-26)

Ces exemples nous indiquent que les poésies de Villon sont fondées sur nombreuses variations de «je». «Je» chez Villon n'est pas une entité unique puisqu'il est déchiré par d'autre «je». Il apparaît donc comme un conflit d'un seul homme.

2)' L'insolubilité de la contradiction

Au vers 27 du débat du Cœur et du Corps de Villon, le «je», en quelque sorte «déchiré», montre la conscience de la présence des contradictions en lui, mais il n'arrive pas à résoudre son problème:

«Que repondras a ceste consequence?»¹⁴ (Ibid., v. 27)

De même, dans presque tous les vers de la Ballade du concours de Blois, Villon exprime le déchirement infini de «je» par la contradiction:

«Je meurs de seuf auprès de la fontaine, / Chault comme feu, et tremble

dent à dent; / En mon país suis en terre loingtaine; / Lez ung brasier
frisonne tout ardent; / Nu comme ung ver, vestu en president, / Je ris en
pleurs et attens sans espoir; / Confort reprens en triste desespoir; / Je
m'esjouys et n'ay plaisir aucun; / Puissant je suis sans force et sans pouvoir,
/ Bien recueully, debouté de chascun.»¹⁵

(Ballade du concours de Blois, v. 1-10)

Par contre, la ballade de Charles d'Orléans ne comporte pas de si nombreuses contradictions et s'unifient pour se diriger finalement vers une certaine conclusion:

«Je meurs de soif en couste la fontaine; / Tremblant de froit ou feu des
amoureux; / Aveugle suis, et si les autres maine; / Povre de sens, entre
saichans l'un d'eulx; / Trop negligent, en vain souvent songneux; / C'est
de mon fait une choce faiee, / En bien et mal par Fortune menee.»¹⁶

Il se peut que le statut de Villon et celui de Charles d'Orléans soient égaux en qualité de poète, mais il existe une différence majeure du point de vue de la condition sociale: pour l'un (Charles d'Orléans = le prince), son identité lui garantie un statut important dans la société tandis que l'autre (Villon = le gueux) n'a aucune garantie sur laquelle il peut compter.

On dit souvent que Villon vit à une époque où le statut du «moi» n'est pas encore présent dans la conscience collective. Cela est vrai, mais il faut aussi insister sur le fait que le XV^e siècle est une époque qui reste profondément liée à la société collective qu'on trouve particulièrement au Moyen Âge, ainsi la plupart des poètes réussissent à s'identifier grâce à la société. Contrairement à ces «poètes privilégiés», Villon doit toujours chercher des moyens de déterminer son «moi» indéfini. Les poésies de Villon peuvent, donc, être considérées comme les traces d'un homme en quête de son identité.

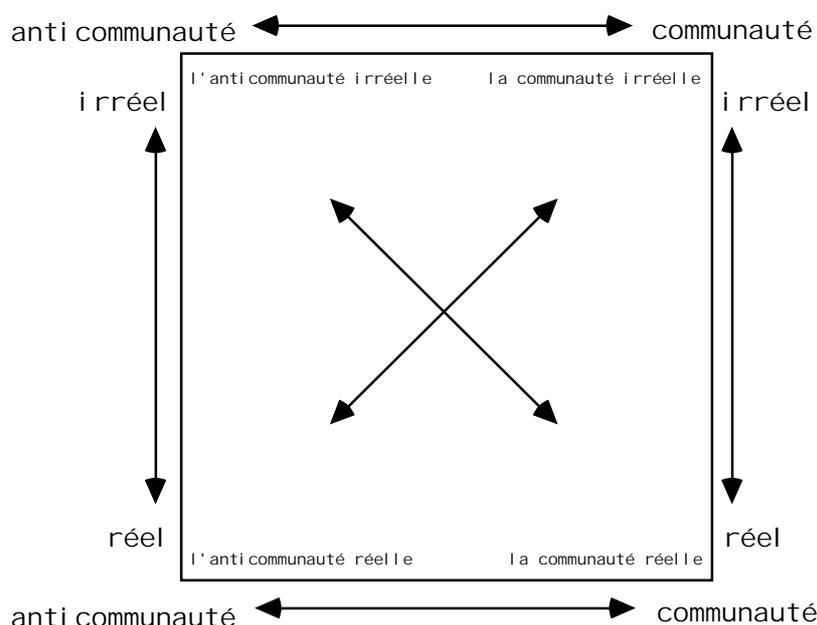
Mais il est surprenant que cette poursuite du «moi» chez Villon donne une certaine vivacité, une certaine puissance au lieu d'une forme de faiblesse. Lorsqu'on considère la gravité du problème de la vie quotidienne des marginaux, l'analyse de l'état d'esprit de Villon est en tant que tel inévitable.

Cet article a donc pour objectif de déchiffrer l'univers intérieur de Villon à travers les contradictions de ses poésies. Pour aborder succinctement ce but, nous allons analyser spécialement cinq poèmes qui comportent des contradictions à l'intérieur d'un vers:

le vers 46 du Lais
 le vers 328 du Testament
 les vers de la Ballade pour prier Notre Dame
 les vers 1860-1861 du Testament
 les vers de la Ballade du concours de Blois

1. Manière de classification

Dans le but de saisir et mieux comprendre la relation entre Villon et son époque, d'une part, entre Villon et sa génération, d'autre part, nous proposons de classier les personnages dans les Œuvres en employant le schéma ci-dessous:¹⁷



Étant donné qu'au Moyen Âge, la conscience collective était plus intégrée que la conscience individuelle,¹⁸ et que les nouvelles idées étaient accueillies avec réticence,¹⁹ nous pouvons analyser l'époque de Villon en distinguant deux conceptions: la «communauté»²⁰ et l'«anticommunauté».

Puis, d'après le fait que les gens à cette époque divisent leur monde en de-ux catégories: le «réel» et l'«irréel»²¹, nous pouvons donc nous positionner dans la «communauté réelle», l'«anticommunauté irréelle» et inversement.

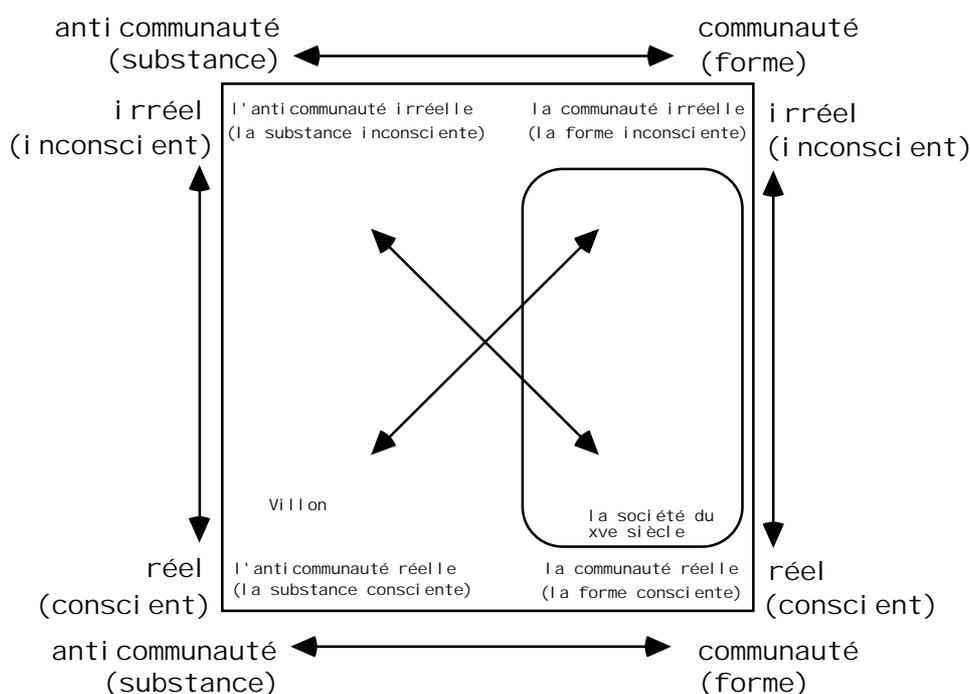
La caractéristique du champ de la «communauté réelle» se trouve dans l'attachement à la règle, à la morale, à la tradition, à la hiérarchie et on peut situer, dans ce champ, les personnages importants par rapport à leur condition sociale. La plupart des poètes de cette époque peuvent être classés dans la même catégorie.

Ensuite, le champ de la «communauté irréelle» a un caractère assimilé à celui de la «communauté réelle», mais ce premier champ exerce une influence sur les autres champs moins puissamment que ce dernier. Dans la «communauté irréelle», nous pouvons classer, d'une part, le Dieu ou les personnages surnaturels de mythes qui vivent sous forme d'humain dans un monde influencé par la «communauté réelle», d'autre part, les gens innocents de la haute société qui restent inconsciemment dans la communauté.

Il y a aussi deux champs diamétralement opposés: l'«anticommunauté réelle» et l'«anticommunauté irréelle». Si nous nous situons dans le champ de l'«anticommunauté réelle», par exemple, les personnages qui commettent une action anticommunautaire sont conscients qu'elle est «mauvaise» du point de vue de la communauté. Cela désigne les criminels, les voleurs, les assassins, etc... Par contre, les personnages du champ de l'«anticommunauté irréelle» restent inconsciemment hors de la communauté. En général, les personnages de ce champ sont plus libres et plus indépendants que ceux qui restent dans l'«anticommunauté réelle» et ils peuvent ébranler et même réformer le «bon sens» de la société. Nous pouvons classer dans ce champ les personnages fantastiques, les fantômes, etc...

Tout nous invite à définir que l'époque de Villon peut être classée dans le champ de la «communauté réelle» liée à la «communauté irréelle», et Villon peut se situer dans l'«anticommunauté réelle». Nous ajoutons aussi

que, au point de vue de Villon en tant que poète, la « communauté » et l' « anticommunauté » pourraient être considérées comme la « forme » et la « substance »²², le « réel » et l' « irréel » peuvent être considérées comme le « conscient » et l' « inconscient »²³.



Contrairement à la plupart des poètes du XV^e siècle qui utilisaient la contradiction stable en restant dans le champ de la « forme », la contra-diction chez Villon se transforme, au fur et à mesure, sous l'influence de la relation avec les quatre champs observés précédemment.

Dans le chapitre suivant, nous analyserons chaque poésie au moyen de ce schéma.

2. L'analyse des contradictions

2-1. Une femme dans le Lais [le vers 46 du Lais]

Le premier vers contradictoire du Lais se trouve vers 46:

« Par elle meurs, les membres sains; [...] »²⁴ (Lais, v. 46)

C'est une femme anonyme qui se présente dans les strophes 2, 3, 4, 5,

6, 7, 10. D'après ces exemples, nous remarquons que Villon reste dans une position d'indécision vis-à-vis de cette femme. La preuve en est qu'il exprime un sentiment de dépit sur les vers 33-34:

«Le regart de celle m'a prins / Qui m'a esté felonne et dure: [...]»²⁵
(Ibid., v. 33-34)

Mais en même temps, il montre les sentiments d'attachement et de compassion envers cette femme:

«Combien que le depart me soit
Dur, si faut il que je l'eslongne: [...]»²⁶ (Ibid., v. 49-50)
«Elle m'a ce mal pourchassé,
Mais Dieu luy en face mercy!»²⁷ (Ibid., v. 79-80)

D'après ces exemples, nous pouvons supposer que Villon comprend l'innocence de cette femme qui n'a pas intentionnellement voulu prendre des hommes au piège, c'est-à-dire les faire prisonniers de leur amour. Cette femme peut donc se mettre dans le champ de la «forme inconsciente». Il y a beaucoup de difficultés à faire naître l'amour entre deux personnages de champs opposés: le champ de la «forme inconsciente» (la femme) et celui de la «substance consciente» (Villon). Il est supposable que si deux personnages, réstant chacun d'un de ces deux champs, tombaient amoureux, la mort de l'un ou de l'autre serait inévitable. Chez Villon, l'acte d'entrer dans le champ de la communauté (= la forme) signifie immédiatement sa disparition, puisque ce champ exclut par définition leur l'anticonnauté (= la substance). Le vers 46 du Lais montre donc le statut de Villon déchiré par sa vie (= la présence) et son sentiment d'amour (= la mort).

2-2. Le déplacement des femmes de la «forme inconsciente» à la «substance inconsciente» [le vers 328 du Testament]

La deuxième contradiction que nous allons analyser se trouve au vers 328 du Testament. A la différence du vers contradictoire du Lais, nous remarquons une volonté d'orientation d'après le mot «aller» :

«La mort le fait fremir, pallir, / Le nez courber, les vaines tendre, / Le col

enfler, la chair mollir, / Jointes et nerfs croistre et estendre. / Corps
femenin, qui tant es tendre, / Poly, souef, si precieux, / Te fauldra il ces
maux attendre? / Oy, ou tout vif aller es cieulx.»²⁸

(Testament, v. 321-328)

Pour quelle raison Villon a-t-il ajouté un déséquilibre entre deux conceptions? (Le concept des «cieux» (= la mort) nous semble plus important que celui de la «vie»). Le mot «Corps femenin» pourrait être considéré comme le symbole de la pureté des femmes appartenant au champ de la «forme inconsciente». Généralement, à mesure que les femmes de ce champ vieillissent, elles passent à un autre plus puissant: la «forme consciente» puisque ce champ peut facilement garantir leur identité. Étant donné que Villon a deviné cette transition et constaté l'impossibilité de l'amour, il essaie de déplacer une femme de la «forme inconsciente» à la «substance inconsciente»: champ opposé à la «forme consciente». La preuve en est que le mot «cieux» fonctionne ici en tant que synonyme d'«ailleurs» et il ne nous montre pas une image précise.

Il est possible d'appliquer cette sorte d'acte de déplacement à la ballade célèbre qui suit, la Ballade des Dames du temps jadis:

«La royne Blanche comme lis / Qui chantoit a voix de seraine, / Berte au
grant pié, Bietris, Alis, / Haremburgis qui tint le Maine, / Et Jeanne la
bonne Lorraine / Qu'Englois brulerent a Rouan; / Ou sont ilz, ou, Vierge
souveraine? / Mais ou sont les neiges d'antan?

Prince, n'enquerez de sepmaine / Ou elles sont, ne de cest an, / Qu'a ce
reffrain ne vous remaine: / Mais ou sont les neiges d'antan?»²⁹

(Ballade des Dames du temps jadis, Testament, v. 345-356)

David Kuhn considère l'expression «où sont les neiges d'antan?» non pas comme un symbole de la fugacité de la beauté chez les femmes, mais comme un symbole de la «métamorphose» puisque la neige fond et se transforme en eau au printemps.³⁰ L'utilisation du mot «où» (= ailleurs) doit permettre à Villon de montrer l'orientation des femmes du champ réel au champ irréel et infini, et cet acte de déplacement symbolise des femmes qui ressuscitent vigoureusement. En outre, lorsque nous prêtons attention à la

Ballade des Dames du temps jadis, nous nous apercevons qu'elle fait partie d'un triptyque avec la Ballade des seigneurs du temps jadis et la Ballade en vieil langage françoys. D'après les thèmes de deux autres ballades, il n'est pas possible d'analyser la Ballade des Dames du temps jadis dans le cadre de l'amour ou celui des femmes.³¹ Dans la Ballade des seigneurs du temps jadis, Villon énumère les noms des grands hommes historiques et les déplace dans le champ infini:

«Mais ou est le preux Charlemagne?»³²
(Ballade des seigneurs du temps jadis, Testament, v. 364)

Pour Villon, même les personnages historiques doivent vivre dans un champ réel et ne peuvent pas éviter la force et l'angoisse de la mort.

«Et meure Paris ou Helaine, / Quiconques meurt, meurt a douleur / Telle qu'il pert vent et alaine; [...]»³³ (Testament, v. 313)

Cela nous montre la puissance du champ de la communauté. Afin d'éviter cette puissance qui rend les rêves, les espoirs, les amours impossibles, Villon compte sur son inspiration personnelle.

2-3. Le déplacement de Villon dans le champ de la «substance inconsciente» [le vers 882 du Testament]

Après le déplacement des femmes innocentes ou des hommes historiques dans le champ de la «substance inconsciente», Villon essaie également de se déplacer lui-même dans ce champ pour arriver à une entente avec d'autre personne. Cependant, cet acte de déplacement dans un champ hors de la réalité l'entraîne à une transformation. C'est pour cette raison qu'il chante ballade à travers la voix de sa mère:

«Dame du ciel, regente terrienne, / Emperiere des infernaux palus, / Recevez moy, vostre humble chrestienne, / Que comprinse soye entre vos esleus, / Ce non obstant qu'oncques rien ne valus. / Les biens de vous, ma Dame et ma Maistresse, / Sont trop plus grans que ne suis pecheresse, / Sans lesquelz biens ame ne peut merir / N'avoir les cieulx. Je n'en suis jangleresse: / En ceste foy je veuil vivre et mourir.»³⁴

(Ballade pour prier Notre Dame, Testament, v. 873-882)

Dans le dernier vers contradictoire, les deux mots «vivre» et «mourir» sont opposés et à équivalence égale. C'est, sans doute, parce que le champ de la «substance inconsciente» est un champ qui rend possible l'existence de deux matières tout à fait opposées. Grâce à la transformation de sexe et d'âge, Villon peut accéder à l'amour non seulement celui entre un homme et une femme, mais aussi plus universel, c'est-à-dire entre humains. Cependant, il ne peut rester que momentanément dans ce champ à cause de la puissance qui s'oppose à ce mouvement, et ainsi son sentiment d'amour est mis en difficulté. L'analyse de trois femmes, ayant des liens profonds avec une femme présente dans le Lais, nous montre la puissance insurmontable qui sévit sur Villon.

2-4. La puissance de la «forme consciente» : analyse de trois femmes

2-4-1. Catherine de Vaucelles

Dans les Œuvres, nous pouvons énumérer principalement quatre femmes qui jouent chacune le rôle de la maîtresse de Villon: «elle» (les vers 17-80 du Lais), «Catherine de Vaucelles» (les vers 660-728 du Testament), «ma chère rose» (les vers 910-941 du Testament), et «Marthe» (Ballade à s'amyé, les vers 942-969 du Testament).

Plusieurs chercheurs ont fait remarquer que certaines de ces quatre femmes peuvent être considérées comme une et même personne. Nous pouvons regrouper les nombreuses théories en trois catégories:³⁵

- 1) elle = Catherine de Vaucelles = ma chère rose Marthe (ex. Thuasne)
- 2) Catherine de Vaucelles elle = ma chère rose Marthe (ex. Foulet)
- 3) elle = Catherine de Vaucelles ma chère rose = Marthe (ex. Champion)

Ces exemples nous montrent la possibilité que ces quatre femmes soient la même personne. En donnant l'importance à ce point de vue, nous allons observer trois des quatre femmes dans un ordre chronologique.

Une femme s'appellant Catherine de Vaucelles apparaît d'abord dans le vers 661 du Testament:

«Qui me feist maschier ces groselles, / Fors Katherine de Vausselles?»³⁶
(Testament, v. 660-661)

En premier lieu, nous remarquons que le comportement de cette femme est exprimé plus nettement que celui de la femme dans le Lais:

«Quoy que je luy voulsisse dire, / Elle estoit preste d'escouter / Sans
m'accorder ne contredire; / Qui plus, me souffroit acouter / Joignant d'elle,
pres m'accouter, / Et ainsi m'aloit amusant, / Et me souffroit tout raconter;
/ Mais ce n'estoit qu'en m'abusant.»³⁷ (Ibid., v. 681-688)

Le dernier vers «Mais ce n'estoit qu'en m'abusant» montre un sentiment d'antipathie chez Villon envers cette femme qui a joué un rôle en quelque sorte d'amoureux malgré sa connaissance de l'impossibilité de leur amour. Ainsi, il est possible de situer cette femme dans le champ de la «forme consciente», néanmoins il est possible également de la placer dans un champ proche de celui de la «forme inconsciente». Deux raisons à cela: premièrement, l'attitude décrite «Elle estoit preste d'escouter / Sans m'accorder ne contredire» exprime qu'il reste une certaine hésitation (= le sens du péché) chez cette femme, deuxièmement, aux vers 705 à 716, Villon remplace l'objet de sa haine, c'est-à-dire Catherine de Vaucelles par la notion d'«Amour»:

«Ainsi m'ont Amours abusé / Et pourmenté de l'uys au pesle.»³⁸
(Ibid., v. 705-706)

«Je regnie Amours et despote / Et deffie a feu et a sang. / Mort par elles
me precipite, / Et ne leur en chault pas d'ung blanc.»³⁹ (Ibid., v. 713-716)

2-4-2. «ma chère rose»

Cette femme apparaît dans les strophes 91 à 93 du Testament. Il y a beaucoup d'ambiguïté dans ce nom; il n'est pas possible de vérifier si ce nom désigne, un prénom, ou bien un nom commun. Nous ne pouvons affirmer que pendant le Moyen Âge, l'emploi de ce nom était courant dans la création littéraire. La «rose» était utilisée en tant que synonyme d'«amoureux»,⁴⁰ «belle femme» ou la «Vierge Marie». Mais en même

temps, elle peut être utilisée dans le sens de la femme «méchante» et «méprisable». Dans la poésie de Villon, nous observons que ces deux significations coexistent puisqu'il y a une expression de l'affirmation et aussi de la négation:

«Item, m'amour, ma chiere Rose, [...]»⁴¹
 (Ballade pour prier Notre Dame, Testament, v. 910)
 ««Orde paillade, dont viens tu?»»⁴² (Ibid., v. 941)

D'après ces exemples, il est supposable que Villon considère «ma chère rose» comme une rivale. Pourquoi ce sentiment est-il né? Parce que cette femme reste dans un champ plus proche de la «forme consciente» et qui souligne le caractère opposé au champ de Villon. La preuve en est que cette femme s'attache trop à l'«argent» qui est un grand symbole de la communauté:

«Combien qu'elle ait assez monnoye. / Quoy? une grant bource de soye, /
 Plaine d'escuz, parfonde et large; / Mais pendu soit il, que je soye, / Qui
 luy laira escu ne targe.
 Car elle en a, sans moy, assez. / Mais de cela il ne m'en chault; [...]»⁴³
 (Ibid., v. 913-919)

Comme l'indique le dernier vers, à l'apparition de cette troisième femme, Villon peut encore garder son identité en restant dans son champ et peut regarder objectivement le champ opposé. Or, lorsqu'il arrive à la quatrième femme, la situation change.

2-4-3. Marthe

La dernière femme s'appelle Marthe. Ce nom est caché par un acrostiche dans les vers de la Ballade a s'amyte:

«Mieux m'eust valu avoir esté serchier / Ailleurs secours: c'eust esté
 mon onneur: / Riens ne m'eust sceu lors de ce fait hachier. / Trotter m'en
 fault en fuyte et deshonneur. / Haro, haro, le grant et le mineur! / Et
 qu'esse cy? Mourray sans coup ferir? / Ou Pitié veult, selon ceste teneur, /
 Sans empirer, ung povre secourir?»⁴⁴
 (Ballade a s'amyte, Testament, v. 950-957)

Villon insiste sur le caractère d'orgueilleux de cette femme par rapport aux trois précédentes, au point de dire que cet orgueil tue des gens:

«Faulse beauté qui tant me couste chier, / Rude en effect, ypocrite
doul-ceur, / Amour dure plus que fer a maschier, / Nommer que puis, de
ma desfaçon seur, / Cherme felon, la mort d'ung povre cuer, / Orgueil
mussié qui gens met au mourir, / Yeulx san pitié, ne veult Droit de
Rigueur, / Sans empirer, ung povre secourir?»⁴⁵ (Ibid., v. 942-949)

Ces exemples exposent Marthe comme une femme au cœur froid qui reste dans le champ de la «forme consciente» et ne s'approche jamais des gens du champ opposé. En face de Marthe, Villon ne peut plus maintenir son statut de «moi». L'expression «Haro, haro, le grant et le mineur!» est le cri d'une personne dans une situation critique qui ne peut plus garder son statut.

L'analyse de trois femmes nous invite à penser que Villon ne peut plus surpasser la puissance de la part de la communauté et son essai d'entente avec les gens va échouer.

2-5. De la mort à la vie [les vers 1860-1861 du Testament]

Après l'échec de l'amour et l'entente avec les gens, Villon concentre ses pensées vers la mort. Le rondeau écrit juste après la Ballade à s'amie nous le démontre:

«Mort, j'appelle de ta rigueur, / Qui m'as ma maistresse ravie, / Et n'es
pas encore assouvie / Se tu ne me tiens en langueur: / Onc puis n'eus force
ne vigueur; / Mais que te nuysoit elle en vie, / Mort?
Deux estions et n'avions qu'ung cuer; / S'il est mort, force est que devie, /
Voire, ou que je vive sans vie / Comme les images, par cuer, / Mort!»⁴⁶
(Rondeau, Testament, v. 978-989)

L'expression «j'appelle de ta rigueur» est une forme d'antipathie envers la communauté qui inflige la peine de mort à Villon. Pour Villon, qui est toujours saisi d'effroi à l'annonce de sa peine, particulièrement dans la deuxième partie de sa vie, la mort se montre sous la forme de la loi et de

la puissance irrésistible.

Selon le commentaire de Jean-Luc Nancy, dans le monde réel, l'individu ne peut pas exister à l'écart de la communauté et tous les individus ne peuvent pas s'empêcher de s'incliner vers la communauté, car il est impossible pour l'homme de mourir dans la solitude:

«Mais l'être singulier, qui n'est pas l'individu, est l'être fini.»⁴⁷

«En tant qu'individu, je suis clos à toute communauté et il ne serait pas outré de dire que l'individu – si du moins un être absolument individuel pouvait exister – est infini.»⁴⁸

Les deux notions concernant fortement la mort, c'est-à-dire la vieillesse et la peine de mort, entraînent Villon dans le champ de la «forme consciente». La seule façon d'éviter cet effet d'entraînement est, comme nous l'avons vu dans deux poésies contradictoires, un déplacement des personnes mourrants dans le champ de la «forme consciente» vers la «substance inconsciente» :

«Et s'aucun, dont n'ay congnoissance, / Estoit allé de mort a vie, [...]»⁴⁹
(Testament, v. 1860-1861)

Dans ces vers, par l'utilisation du mot «aucun», Villon se considère avec les gens de la communauté comme autrui. La raison est qu'afin de transcender la puissance de la communauté, il faut observer le moi en tant qu'étranger. Par la force de l'imagination, Villon déplace son entité dans le champ opposé.

Cependant, les deux entités déplacées dans le champ de la «substance inconsciente», c'est-à-dire Villon et les gens venant de la communauté, se retrouvent dans la situation de ne pas pouvoir se percevoir l'un, l'autre. Une série de contradictions insolubles de la Ballade du concours de Blois exprime une lamentation sur cette impossibilité.

2-6. (Villon) et (les gens de la communauté) [les vers de la Ballade du concours de Blois]

Dans les vers contradictoires de la Ballade du concours de Blois,

Villon met l'accent sur la difficulté de déterminer sa position:

«En mon país suis en terre loingtaine; [...]»⁵⁰
 (Ballade du concours de Blois, v. 3, Testament)

Ce vers montre une identité floue avec laquelle nous avons du mal à fixer la catégorie d'appartenance. Villon pense qu'il reste dans le champ de la «substance inconsciente» mais cela n'est pas une sensation réelle et lui apparaît donc comme une terre lointaine. Le vers célèbre: «Je meurs de seuf auprès de la fontaine» montre aussi une situation lamentable chez Villon; il ne peut pas sympathiser avec les gens y compris les quatre femmes, qui proviennent de la communauté, même si Villon et les autres restent côte à côte dans le champ la «substance inconsciente» .

Ainsi, la quête du «moi» à travers les propositions contradictoires n'aboutit à rien:

«Bien recueully, debouté de chascun.»⁵¹ (Ibid., v. 10, 20, 30, 35)

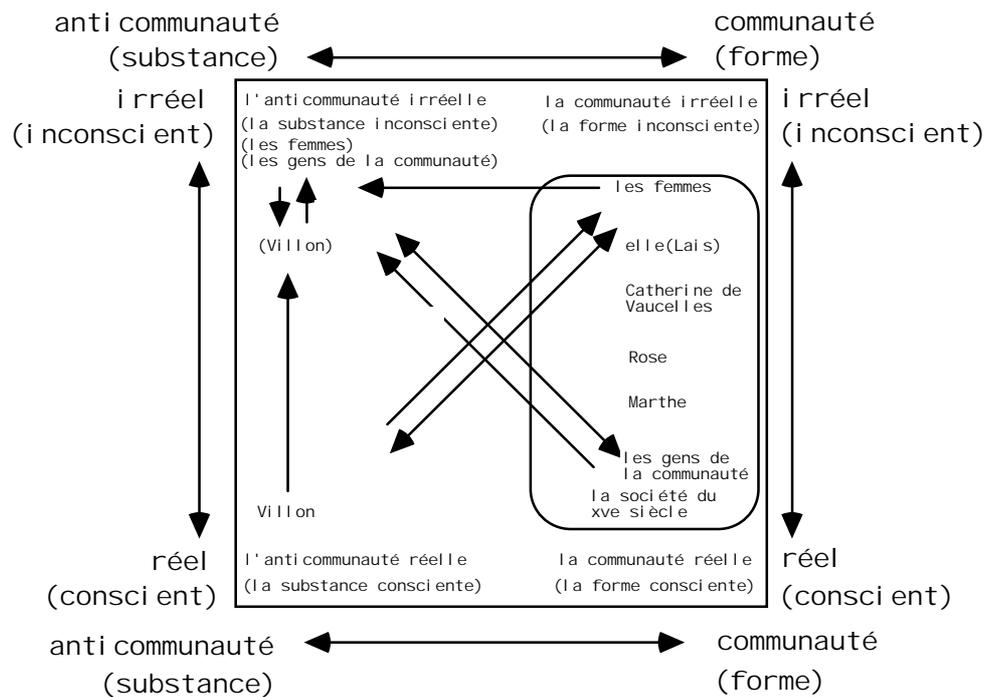
Les vers de la Ballade du concours de Blois, nous montrent l'impossibilité d'indépendance du «Villon imaginaire»(dans le champ de la «substance inconsciente») en dehors du «Villon réel» (dans le champ de la «substance consciente»). Ces deux Villon fonctionnent avec la condition nécessaire d'inséparabilité, de sorte que la disparition de l'un signifie immédiatement la disparition de l'autre.

C'est pour cette raison que la dernière poésie contradictoire, Le débat du Cœur et du Corps de Villon montre le conflit infini entre ces deux Villon:

«Qu'est ce que j'oy? Ce suis je! Qui? Ton cuer, / Qui ne tient
 mais qu'a ung petit filet: / Force n'ay plus, substance ne liqueur, / Quant je
 te voy retraict ainsi seulet, / Com povre chien tapy en reculet. / Pour
 quoy est ce? Pour ta folle plaisance. / Que t'en chault il? J'en ay
 la desplaisance. / Laisse m'en paix! Pour quoy? J'y penserai.
 / Quant sera ce? Quant seray hors d'enfance. / Plus ne t'en dis.
 Et je m'en passeray. »⁵²

(Le Debat du Cuer et du Corps de Villon, v. 1-10)

La poésie contradictoire ne conclut plus, mais nous pouvons noter en point positif, d'après les cinq poésies sur le schéma, que la vie de Villon est fondée sur son désir infini d'aller vers la «substance inconsciente» et c'est ce désir qui donne, tout au long de sa vie, sa vivacité à Villon.



Conclusion

L'étude des poésies contradictoires chez Villon nous permet d'observer l'état d'esprit d'un homme écarté de la communauté. Ce qui est aussi un problème important même à notre époque. Du point de vue de ceux qui restent dans un champ de l'«anticommunauté réelle» (= la «substance consciente»), la vie est déjà chargée de contradictions. Les gens dans ce champ, dont Villon, s'exposent à être privé de leur identité sous la contrainte énorme de la part de communauté. Mais afin d'éviter cette contrainte, Villon déplace les personnages du champ réel au champ irréal. Puis, en se supposant un de ces personnages, Villon déplace aussi son double dans le champ irréal et essaie de rentrer en contact avec l'«autre moi».

Cet acte de recherche d'un «autre» à l'intérieur du «moi» ou la

recherche d'une harmonisation entre eux n'arrive pas à la conclusion, comme nous le voyons dans Le débat du Cœur et du Corps de Villon. Cette indétermination montre la difficulté de réaliser l'identité du «moi» dans le domaine imaginaire. Cependant, avec son assurance en tant que poète, Villon n'a jamais cessé de rechercher son autre moi et c'est son désir d'aller vers le champ de la «substance inconsciente» qui l'encourageait. Le point essentiel des Œuvres ne réside pas dans l'état stable⁵³ qui nous permet d'avoir le contentement de soi ou le renoncement à soi-même, mais réside dans la relation tendue entre les entités incompatibles et dans le processus lui-même visant à dénouer la contradiction.

NOTES

- 1 François Villon, Œuvres, éditées par Auguste Longnon, 4^e édition revue par Lucien Foulet, Champion, 1966. (L'article est établi principalement d'après l'édition Champion.)
- 2 Ibid., p. 97. ««Cour souveraine, à qui nous devons d'être ici, vous nous avez gardés de la ruine; [...]» «fondez en larmes et demandez pardon comme humble cœur qui tendrement soupire; louez la Cour, [...]» (Pour la traduction, nous nous référons à l'édition la plus récente: François Villon, Poésies, Édition de Jean Dufournet, GF-Flammarion, 1993, p. 357)
- 3 Ibid., p. 98. «Que vous semble de mon appel, Garnier? Fut-ce sagesse ou folie? Toute bête tient à sa peau: si on la contraint, la dompte ou l'attache, dès qu'elle peut, elle se détache. Quand donc, par décision arbitraire, on me chanta cette ritournelle, était-ce alors le moment de me taire?» (p. 361)
- 4 Ibid., p. 72. «Puisque mes intentions sont bien connues de Jean de Calais, homme honorable, qui ne m'a pas vu depuis trente ans et ne sait comment on me nomme, [...]» (p. 271)
- 5 Ibid., p. 93. «il y mit ses conditions, je crois. C'est folie: tu es son maître, et te fais son valet.» (p. 345)
- 6 Ibid., p. 84. «[...], je ris en pleurs et attends sans espoir; [...]» (p. 317)
- 7 Michel Stanesco, Lire le Moyen Âge, Dunod, 1998, p. 173.
- 8 Cf. Gérard Gonfroy, François Villon, Œuvres, Concordancier des formes graphiques occurrentes, TELMO, Université de Limoges, 1992.
- 9 «je» (260 fois), «j'» (74), «mon» (78), «ma» (44), «mes» (43), «me» (111), «moy» (50), «mien» (6), «miens» (2), «my» (2), «m'» (129).
- 10 «nous» (36), «nos» (2), «nostre» (10).
- 11 «vous» (83), «vos» (3), «vostre» (17).

- 12 «tu» (17), «toy» (11), «ton» (4), «te» (17), «t» (2), «t'» (10), «ta» (3).
- 13 Villon, Œuvres, Champion, p. 93. «J'en ai chagrin, toi, malheur et souffrance. Si tu étais un pauvre ignorant et un sot, tu aurais alors un semblant d'excuse; mais tu n'en as pas souci, tout t'est égal, beau et laid. Ou tu as la tête plus dure qu'un galet, ou plus qu'honneur te plaît ta misère: [...]» (Villon, Poésies, GF-Flammarion, p. 345) (C'est nous qui soulignons)
- 14 Ibid., p. 93. «[...] : que répondras-tu à ce raisonnement?» (p. 345)
- 15 Ibid., p. 84. «Je meurs de soif auprès de la fontaine, chaud comme le feu, je claque des dents; dans mon pays je suis en terre étrangère; près d'un brasier, je frissonne brûlant; nu comme un ver, vêtu en président, je ris en pleurs et attends sans espoir; je me reconforte au fond du désespoir; je me réjouis et n'ai aucun plaisir; puissant, je n'ai ni force ni pouvoir, bien accueilli, repoussé par chacun.» (p. 316)
- 16 Charles d'Orléans, Poésies, éditées par Pierre Champion, Champion, 1966, p. 156. «Je meurs de soif auprès de la fontaine, tremblant de froid ou feu des amoureux; aveugle suis et pourtant les autres manières; pauvre de sens, savant entre les savants; très négligent, souvent soigneux pour rien. Mes affaires, c'est comme si on leur avait jeté un sort: en bien et en mal elles sont menées par Fortune.» (Charles d'Orléans, Ballades et Rondeaux, Le Livre de Poche, Lettres gothiques, 1992, p. 239)
- 17 Schéma inspiré du graphique 11 et 12 dans La Distinction de Bourdieu. (Pierre Bourdieu, La Distinction: Critique sociale du jugement, Les Éditions de Minuit, 1985, p. 296)
- 18 Pierre-Yves Badel insiste sur le lien solide entre les poètes et la société du Moyen Âge: «Au Moyen Âge, le poète n'existe que pour la collectivité qui le fait vivre. Il en partage les valeurs, les goûts et les préjugés. Il est solidaire d'une culture donnée et d'une histoire. C'est cette insertion dans la société que nous avons soulignée.» (Pierre-Yves Badel, Introduction à la Vie littéraire du Moyen Âge, Bordas, 1969, p. 7)
- 19 «Le nouveau, c'est l'impie ou diabolique.» (Ibid., p. 19)
- 20 Ce terme signifie la solidarité de classe bien formelle. Les nobles, le clergé ou les hommes de loi en font preuve.
- 21 Ce terme implique aussi le sens du «surréal». Cette distinction peut s'expliquer par la dualité entre l'homme et Dieu, entre Vivant et Mort, l'idée courante à cette époque.
- 22 Ce terme signifie l'esprit intérieur des hommes qui ne se conforment pas à la tendance de l'époque.
- 23 Du point de vue de la structure de l'opposition, il est plus fréquent que l'opposition soit, d'une part, entre la «communauté réelle» et l'«anti-communauté irréal», d'autre part, entre la «communauté irréal» et «anti-

communauté réelle» .

- 24 Villon, *Œuvres*, Champion, p. 2. «Par elle je meurs, les membres sains; [...]» (Villon, *Poésies*, GF-Flammarion, p. 55)
- 25 Ibid. «J'ai été pris par le regard de celle qui a été pour moi félonne et dure: [...]» (p. 53)
- 26 Ibid. «Bien que la séparation me soit dure, pourtant il faut que je la quitte: [...]» (p. 55)
- 27 Ibid., p. 3. «[...] : elle m'a procuré ce malheur, mais que Dieu le lui pardon-ne!» (p. 57)
- 28 Ibid., p. 22. «La mort le fait frémir, pâlir, elle fait courber son nez, gonfler ses veines, enfler, lâcher, mollir son corps, éclater ses articulations et tender ses nerfs. Corps féminin, qui tant es tendre, lisse, doux, si précieux, te faudra-t-il endurer ces maux? Oui, ou tout vivant monter aux cieux.» (p. 107) (C'est nous qui soulignons)
- 29 Ibid., p. 23. «La reine Blanche comme lis qui chantait à voix de sirène, Berthe au pied plat, Bietris, Alis, Haremburgis qui tint le Maine, et Jeanne, la bonne Lorraine que les Anglais brûlent à Rouen, où sont-elles, où, Vierge souveraine? Mais où sont les neiges d'antan? Prince, vous ne sauriez chercher de toute la semaine, ni de toute cette année, où elles sont, sans qu'à ce refrain je vous ramène: mais où sont les neiges d'antan?» (p. 111) (C'est nous qui soulignons)
- 30 «[...] ; la transformation merveilleuse de la neige en eau vers le printemps; [...]» (David Kuhn, *La poétique de François Villon*, Armand Colin, 1967, p. 89)
- 31 Cf. Paul Verhuyck, «Villon et les neiges d'antan», *Villon hier et aujourd'hui*, Bibliothèque historique de la ville de Paris, 1993, p. 185.
- 32 Villon, *Œuvres*, Champion, p. 23. «Mais où est le preux Charlemagne?» (Villon, *Poésies*, GF-Flammarion, p. 113)
- 33 Ibid., p. 22. «Et que meure ou Pâris ou Hélène, quiconque meurt, meurt dans la douleur: celui qui perd son souffle et son haleine, [...]» (p. 107)
- 34 Ibid., p. 40. «Dame du ciel, régente de la terre, impératrice des marais de l'Enfer, accueillez-moi, votre humble chrétienne, que je sois admise entre vos élus, quoique je n'aie jamais rien valu. Les biens qui viennent de vous, ma Dame, ma Maîtresse, sont beaucoup plus grands que mes péchés, bien sans lesquels nul ne peut mériter ni obtenir les cieux. Je le dis sans mentir: en cette foi je veux vivre et mourir.» (p. 165) (C'est nous qui soulignons)
- 35 Cf. Shintarô Suzuki, *François Villon, Œuvres*, Traduction et commentaire de Shintarô Suzuki, Librairie Iwanami, 1991, p. 334-337.
- 36 Villon, *Œuvres*, Champion, p. 33. «Qui me fit mâcher ces groseilles, sinon Catherine de Vaucelles?» (Villon, *Poésies*, GF-Flammarion, p. 145)

- 37 Ibid., p. 34. «Quoi que je lui voulusse dire, elle était prête à m'écouter sans m'approuver ni contredire; et qui plus est, elle acceptait que je m'approche tout près d'elle et que je lui parle à l'oreille, et ainsi se moquait de moi, et acceptait que je lui raconte tout, mais ce n'était qu'en m'abusant.» (p. 147)
- 38 Ibid. «Ainsi Amour m'a abusé et promené de la porte au verrou.» (p. 149)
- 39 Ibid., p. 35. «Je renie Amour et le brave et le défie à feu et à sang. Mort par lui me pousse à la ruine, mais il ne s'en soucie pas pour un blanc.» (p. 149)
- 40 Le Roman de la Rose de Guillaume de Lorris est un des exemples. Villon a beaucoup aimé lire ce roman.
- 41 Villon, Œuvres, Champion, p. 41. «Item, à mon amour, à ma chère rose, [...]» (Villon, Poésies, GF-Flammarion, p. 169)
- 42 Ibid., p. 42. ««Triste paillade, d'où viens-tu?»» (p. 171)
- 43 Ibid., p. 41. «[...], quoiqu'elle ait assez d'argent... Quoi donc? une grande bourse de soie, pleine d'écus, profonde et large; mais pendu soit, moi le premier, qui lui laissera écu ou targe.
Car elle en a, sans moi, assez. Mais de cela il ne me chaut; [...]» (p. 169)
- 44 Ibid., p. 42. «Il eût mieux valu pour moi chercher ailleurs secours, c'eût été mon honneur. Rien n'aurait pu m'appâter pour un autre objet et je dois décamper honteusement. Au secours, au secours, le grand et le petit! Eh quoi? je mourrai sans coup férir? Ou la Pitié veut-elle, selon notre refrain, au lieu de l'accabler, secourir un pauvre homme?» (p. 173)
- 45 Ibid. «Fausse beauté qui me coûte si cher, rude en fait, hypocrite douleur, amour plus dur à mâcher que le fer, que je puis nommer, certain de ma ruine, charme féron, mortel pour un pauvre cœur, orgueil caché qui mène les gens à mourir, yeux sans pitié, une justice rigoureuse ne veut-elle donc pas, au lieu de l'accabler, secourir un pauvre homme?» (p. 173)
- 46 Ibid., p. 43-44. «Mort, j'appelle de ta rigueur, tu m'as ravi ma maîtresse, et tu n'es pas encore assouvie, si tu ne me tiens en langueur. Jamais depuis je n'eus force ni vigueur; mais, vivante, en quoi te nuisait-elle? Mort, j'appelle de ta rigueur, tu m'as ravi ma maîtresse. Nous étions deux et n'avions qu'un cœur; s'il est mort, il faut que je quitte la vie, oui, ou que je vive sans vie, comme les images, en apparence. Mort, j'appelle de ta rigueur, tu m'as ravi ma maîtresse, et tu n'es pas encore assouvie, si tu ne me tiens en langueur.» (p. 179)
- 47 Jean-Luc Nancy, La Communauté désœuvrée, Christian Bourgois, 1986, p. 69.
- 48 Ibid., p. 68-69.
- 49 Villon, Œuvres, Champion, p. 72. «Et si quelqu'un, à mon insu, était allé de la mort à la vie éternelle, [...]» (p. 271)
- 50 Ibid., p. 84. «[...]; dans mon pays je suis en terre étrangère; [...]» (p. 317)
- 51 Ibid., p. 84-85. «bien accueilli, repoussé par chacun.» (p. 317/ p. 319)

52 Ibid., p. 92-93. «Qu'est-ce que j'entends? C'est moi! Qui? Ton cœur qui ne tient plus qu'à un petit fil: je n'ai plus de force, de chair ni de sang, quand je te vois ainsi retiré, solitaire, comme un pauvre chien tapi dans un recoin. Pourquoi? À cause de ta folle vie de plaisir. Que t'importe? J'en ai déplaisir. Laisse-moi en paix. Pourquoi? J'y penserai Quand donc? Quand je serai sorti d'enfance. Je ne t'en dis pas plus. Et je m'en passerai.» (p. 343)

53 C'est-à-dire l'appartenance définitive à un champ.

BIBLIOGRAPHIE

I ŒUVRES DE VILLON

Œuvres, éditées par Auguste Longnon, 4^e édition revue par Lucien Foulet, Librairie Honoré Champion, 1966 [1932]. (Classiques français du Moyen Âge).

Poésies, Édition de Jean Dufournet, GF-Flammarion, 1992 [1984].

II TRAVAUX SUR VILLON

1, Ouvrages

DEMAROLLE (Pierre), Villon: un Testament ambigu, Librairie Larousse, 1973.

GONFROY (Gérard), François Villon, Œuvres, Concordancier des formes graphiques occurrentes, TELMO, Université de Limoges, 1992.

KUHN (David), La poétique de François Villon, Armand Colin, 1967.

SCHWOB (Marcel), Villon François, Éditions Allia, 1990.

SICILIANO (Italo), François Villon et les thèmes poétiques du Moyen Âge, Librairie A. -G. Nizet, 1971 [Armand Colin, 1934].

SUZUKI (Shintarô), François Villon, Œuvres, Traduction et commentaire de Shintarô Suzuki, Librairie Iwanami, 1991 [1965].

2, Articles ou chapitres d'ouvrages

GOMPERTZ (Stéphane), «*«JE» est un autre: contradiction et médiation dans la poésie de François Villon*», Villon hier et aujourd'hui, Bibliothèque historique de la ville de Paris, 1993, p. 149-160.

VERHUYCK (Paul), «*Villon et les neiges d'antan*», Villon hier et aujourd'hui, Bibliothèque historique de la ville de Paris, 1993, p. 177-189.

III LITTÉRATURE GÉNÉRALE

BADEL (Pierre-Yves), Introduction à la Vie littéraire du Moyen Âge, Bordas, 1969.

BOURDIEU (Pierre), La Distinction: Critique sociale du jugement, Les Éditions de Minuit, 1985.

NANCY (Jean-Luc), La Communauté désœuvrée, Christian Bourgois, 1986.

ORLÉANS (Charles d'), Poésies, éditées par Pierre Champion, Librairie Honoré Champion, 1966.

ORLÉANS (Charles d'), Ballades et Rondeaux, Le Livre de Poche, Lettres

gothiques, 1992.

STANESCO (Michel), Lire le Moyen Âge, Dunod, 1998.

Histoire de la littérature française: Le Moyen Âge, ed. Jean Charles Payen,
GF-Flammarion, 1997.